

SYNTHÈSE ACTUELLE D'UN VILLAGE DE LA BRIE DE CHATEAU-THIERRY

Communication de M. Charles BOURGEOIS du 3 Novembre 1973

De temps en temps il est bon de faire le point, savoir où l'on en est. Cette règle de conduite s'impose aujourd'hui avec plus de nécessité que jamais. Tout va si vite que ce qui était vrai hier ne l'est plus tout à fait ce soir et ne le sera plus demain. Nous n'avons plus ce qu'Anatole France appelait, en bon épicurien qu'il était « cette délicieuse permanence des jours ». C'était bon avant les guerres, avant que le génie d'inventer et de transformer ne s'exprimât comme une fureur sacrée. C'était bon il y a à peine trois quarts de siècle. Vous voyez comme la vie va vite ainsi que le répète à toute heure du jour un sage que je connais bien.

Rappelez-vous comment on présentait le village dans les livres de lecture courante, juste à la veille de la dernière guerre : C'était un lieu enchanteur, égayé par les cloches de l'angélus, on y entendait résonner l'enclume du forgeron, la fumée bleue des feux de bois s'effilochait dans la brise, on préparait pour le 14 juillet une distribution des prix avec fanfare et guirlandes, les enfants étaient polis, probos et serviables et surtout, ils s'efforçaient de ne rien gaspiller, le pain en particulier. C'était bien cela n'est-ce pas ? Une communauté de bons sentiments, de vie simple, quelque chose comme l'harmonie à la mesure de l'homme. Puis la guerre est venue, les villages se sont abrités dans leur coquille et ont souffert en silence. Reconnaissions-nous encore ce groupement humain ? Oui — Dans ses grandes lignes. Dans son esprit, que les remous de la vie moderne, les exigences de ce qu'il est convenu d'appeler le progrès, caractérisés par des assauts contre la société en place depuis des siècles, n'ont pas entamé profondément. On ne parle peut-être plus de la fumée bleue des cheminées ni de l'enclume sonore mais le village abri et refuge demeure, merveilleux remède pour les hommes agités et fiévreux de notre temps. Les problèmes de l'environnement ne l'épargnent pas. De même les chancres de la pollution et de la laideur. Mais dans notre campagne de Château-Thierry qui est un morceau de la Brie septentrionale, il existe encore des villages dont l'esprit, sinon le corps, tient bon. C'est à l'étude du village-type de coin de terre que je vous invite.

Mon village n'a point de nom. Nous l'appellerons tout simplement : le village.

Il est né, comme beaucoup de ses frères, sous la protection et pour la protection d'un château fortifié dont le souvenir ne subsiste que dans la toponymie. Même plus un reste de pan de muraille au hasard d'une colline. Les uns disent il était ici. Les autres : non c'était là. A deux bonnes heures de marche, on apercevait, face à la rivière Marne un castrum sur son éperon rocheux. Et puis, serrées entre la roche et l'eau courante, des dizaines de maisons, des clochers, des tours... Les deux communautés, le village et la ville vont vivre l'histoire, se réjouir et souffrir du temps qui passe, chacun à sa manière et toujours à deux bonne heures de marche l'un de l'autre. C'est un pays fait de côtes douces, de plateaux à prédominance calcaire où les céréales viennent bien. L'homme y a fait reculer la forêt sans la saccager si bien qu'elle donne à la région qui nous occupe un petit air bocager — oh ! sans qu'il faille prendre ce mot au pied de la lettre — qui n'est pas pour déplaire. Les champs, quelques pâtures, les bois et une toute petite rivière ce qui permet de dire « Le Pont » en parlant de la passerelle qui l'enjambe. Tel est le site.

Il n'est pas difficile d'y découvrir des coquillages fossiles incrustés dans la pierre calcaire, ce qui prouve bien que la mer s'y étala en des temps fort anciens. Et puis aussi des souvenirs de nos lointains parents, haches taillées et polies, pointes de flèches, polissoirs, grattoirs tous objets vulgaires et ménagers et qui nous sont si précieux aujourd'hui ; des monnaies de toutes époques, de vieux outils, et des greniers et fonds de remises on sort quelques meubles robustes façonnés au fendoir, assemblés pour défier le temps et les vicissitudes des ménages. Toutes ces découvertes témoignent que ce coin de terre a toujours été occupé, que des hommes s'y sont toujours plu et que, même chassés par la guerre, l'épidémie ou les loups du voisinage, ils y sont revenus, ils s'y sont accrochés parce qu'il faisait bon y vivre. Question de climat ? De fertilité de sol ? De commodité de circulation ? Peu importe. C'est un village-type bien sûr, mais il y a une tradition, du répondant comme on dit en matière commerciale. Vous pensez au mot racines, je pense au mot mur. Les murs sont bons. C'est le titre d'un ouvrage d'Henry Bordeaux consacré à la France et paru en des temps difficiles. Il semble qu'on puisse en dire autant du village. Songez que dans cette campagne de Château-Thierry et sans s'éloigner par trop de la ville, on ne trouve qu'un exemple de village qui ait succombé depuis un siècle et demi : Et encore son nom persiste sur les documents cadastraux. Oui, les murs sont bons, pas seulement parce qu'ils sont faits de pierre et de mortier. Il n'y a pas que ça. Il faut parler des murs faits de l'épreuve continue dont le temps qui passe n'est pas avare, faits de silences et d'explosions de joie, de pleurs et de patience. C'est à ces murs-là que je pense et je comprends bien qu'on dise : un capital d'histoire et d'humanité en parlant du village. Oh ! certes, ce n'est pas aussi visible aussi dense que ce que nous offre la ville proche, c'est réel néanmoins,

c'est beau à entendre et à découvrir quand on a des yeux et des oreilles.

Depuis toujours la pierre, la tuile et le bois ont été les matériaux essentiels de la construction. Que la pierre soit noble, comme la meulière ou plus quelconque comme le grès, que la tuile provienne, mince et toute élémentaire d'une tuilerie dont on devine encore la trace dans un fourré ou bien solide et musclée — dite mécanique — d'une usine lointaine, peu importe : le village leur doit toujours cette douce uniformité qu'on apprécie davantage quand on s'élève et qu'on le domine. Seulement, le goût du jour, bien souvent le bon goût, s'est manifesté à partir des années soixante. La façade de la boulangerie s'est éclairée d'un crépi légèrement rose qui se marie fort bien avec celle classiquement blanche de la coopérative. Ici un bleu pastel qui ne jure pas dans l'ensemble, non plus que le gris ocre d'un mur qu'on avait toujours connu sombre et comme mélancolique. C'est une chance pour la couleur et pour l'initiative des habitants que l'église ne soit pas classée monument historique. Une chance si le jugement demeure raisonnable, mais un risque, un danger, si Pierre et Paul, assurés de l'impunité, barbouillent façades et pignons de couleurs criardes au nom du pittoresque ou, comme ils disent, de la sacro-sainte liberté individuelle. Déjà dans ce village qui se remet à neuf, du moins dans sa partie centrale et ancienne, une menace apparaît : la toiture de tôle ou de fibrociment ondulé. La législation en vigueur n'est pas en mesure d'empêcher cette éruption de laideur puisque le site n'est soumis à aucune servitude d'architecture. Si l'église, ou le château, ou une tour-pigeonnière (pardonnez-moi ce féminin) ou le site même en tout ou partie (Loi du 2 mai 1930) étaient classés, c'est-à-dire protégés en leur corps et en leur environnement, alors les consignes seraient sévères en ce qui concerne la construction ou la modification des constructions. Notre village-synthèse qui ne connaît pas ces contraintes utiles devra se surpasser pour ne pas tomber dans le piège de l'exhibitionnisme ou de la fantaisie débridée.

D'ailleurs il est possible et c'est une bonne chose que le village qui nous occupe, agréablement allongé dans sa petite vallée soit défendu contre les tentations. Il est apparu en effet, que de vastes territoires ruraux, ceux où se situent les paysages agréables sans être remarquables, le domaine en quelque sorte de la « Doulce France » — et notre Brie de Château-Thierry répond bien à cette définition — échappaient à la fois à la protection de la loi de 1930 et à la discipline des documents d'urbanisme. Le trop général « règlement national d'urbanisme » permet difficilement de s'opposer à la dispersion anarchique des constructions, ni d'orienter la conception de celles-ci en fonction des caractéristiques du paysage. C'est pour combler cette lacune qu'un article de loi du 16 juillet 1971 a ajouté à l'article 85-1 du code de l'urbanisme un alinéa n° 5 qui crée les « Zones pittoresques ».

Ce sont les propres termes du ministre de l'environnement Robert Poujade.

Le recensement de ces zones est en cours. Souhaitons que leur désignation les mette à l'abri du mauvais goût, ce mauvais goût qui a permis, il n'y a guère, de planter n'importe quelle bicoque bariolée n'importe où et toujours, je le répète, au nom de la liberté individuelle, du bol d'air pur et de l'enfant-roi.

Bien sûr ce n'est pas l'habitant, l'autochtone qui a ainsi peuplé le paysage de caricatures d'habitations. Lui il a sa résidence qui lui vient de loin, solide sinon cossue, c'est son affaire ; il la mène à sa guise et il est bien rare qu'il ne fasse pas un effort dans le bon sens, je veux dire dans le sens du rajeunissement et de l'amélioration des conditions de vie quotidiennes. Cela ne va pas toujours bien loin, mais la preuve est faite qu'on peut compter sur lui pour suivre le mouvement. Pas toujours certes. Il y a les irréductibles dans ce village exemplaire. Ceux qui laisseront les murs comme ils les ont trouvés, point tant par respect de la tradition que par tempérament ou goût du renoncement.

On peut toujours faire parler les chiffres. Sur les quatre vingts habitations traditionnelles que compte notre village, dix sont démeurées en l'état, sans le moindre apport à la physionomie d'il y a trente ans. Les séductions du siècle passent sur elles sans les atteindre. Notre village de la Brie de Château-Thierry n'est pas un exemple unique. La même proportion — de 10 à 15 pour cent d'irréductibles — se retrouve dans la campagne de Laon et dans celle de Meaux. Dieu merci, il y a les autres. Est-ce le souci de la beauté qui les inspire qui leur conseille de faire venir le peintre, le menuisier, le maçon, le forgeron et même le jardinier paysagiste ? Peut-être. Mais je parierais qu'il y a cette petite fierté, rurale ou non, mais bien française et qui les incite à ne pas se laisser distancer dans la course à l'amélioration de l'habitat. Pour un peu je dirais : à l'embellissement. C'est qu'on a vu revenir au pays quelques originaires, déracinés pour un temps, ayant accompli leur « longue marche » dans les bureaux ou ateliers de la région parisienne. Instinctivement ; ils se sont réintégrés à la société du village. Les vieux murs de la maison des parents — ou de l'oncle — leur seraient un merveilleux abri pour leur retraite. Comme ils avaient quelque argent et qu'ils étaient parés du titre de « Parisiens », ils donnerent à la vieille bâtie une tournure moins guindée, des couleurs plus fraîches, rognèrent ici, ajoutèrent là, si bien qu'on parla d'eux avec envie et jalousie tout à la fois. Mais l'exemple était donné. De 1950 à 1970 les déracinés sont ainsi revenus au village, mais aussi des étrangers séduits par cette Brie de Château-Thierry où les maisons anciennes n'étaient pas trop chères et feraient, une fois aménagées, modernisées, de bien confortables refuges. C'est ainsi que l'aspect général de la Grand'rue, de la place de la fontaine, du quartier de l'église s'est transformé. Les autochtones ont suivi le mouvement dans leur grande majorité.

Il n'y avait plus moyen, aussitôt la guerre, me dit un ouvrier agricole retraité, de faire le tour de l'église sans s'empêtrer dans les épines et les ordures. C'est tout de même mieux maintenant.

Bien sûr, les deux propriétaires riverains ont construit des murets et les ont fleuris. Une allée de gravillons propre comme un sou neuf a remplacé la savane. La commune a apporté son concours à cette entreprise d'embellissement.

Je vous l'ai dit : restent quelques irréductibles. Mais le temps va vite. Il aura raison de leur obstination. Et puis, il y a ceux qui, n'ayant pas acheté de vieux murs, se sont contentés d'acquérir un lopin de quelques ares et d'y construire ce qu'ils appellent un chalet et qui n'est le plus souvent qu'une cabane tout juste bonne l'été, pour les fins de semaine. La législation actuelle sur les permis de construire et l'obligation qu'ont les maires de surveiller de très près ces implantations sauvages ont restreint la progression du mal. Au point de l'arrêter dans notre village. Quelques uns ont pris de haut ce qu'ils considéraient comme une brimade. Et la liberté donc ? Et le droit à l'air pur ? Il s'en est suivi une grogne à l'encontre des autorités municipales. C'est la solution de facilité.

Tel qu'il est, notre village de Brie a su conserver sa vieille âme de pierre et de verdure. Les constructions nouvelles répondant aux exigences de l'urbanisme, ne le déparent pas, au contraire. Des fleurs, ce n'est pas ça qui manque. Cela fait quatre ou cinq ans que la commission d'arrondissement des villages fleuris visite les rues, les places, les écarts. Même la commission départementale est venue, signe de progrès ou du moins de louable continuité dans l'effort vers le beau.

On me dit :

— Voyez-vous, à rendre le village plus accueillant, à repiquer des fleurs partout où cela est possible, on s'aperçoit moins qu'il meurt.

C'est d'une éclatante sagesse.

Car il est vrai que le village de la Brie de Château-Thierry, décline peu à peu.

Il n'est plus agricole que de nom et non plus de population. Sans doute moissonne-t-on plus de blé aujourd'hui qu'il y a dix ou vingt ans et presque deux fois plus, à l'hectare qu'aux environs de la Grande Guerre, sans doute aussi les prés semblent occupés tout autant que naguère par les troupeaux. Nous avons affaire à un faux semblant.

En 1945, telle ferme de cent cinquante hectares employait neuf ouvriers : trois charretiers et laboureurs, un homme de cour et de jardin et un homme à toutes mains susceptible de pallier les défaillances. Je ne compte pas le cultivateur lui-même et son fils en certaines occasions, ni son épouse qui se réservait le soin de la

volaille et du clapier. Neuf ouvriers : Il a bien fallu que je taille une côte. Une quinzaine d'enfants tiraient aux mamelles de cette ferme.

Aujourd'hui, cette exploitation subsiste, prospère, bruyante de toutes ses mécaniques roulantes. Les anciens ont quitté le service. Ils n'ont pas été remplacés. Quatre hommes demeurent. Quatre sur neuf. Trois pour les tracteurs, un pour la cour et les bœufs. Les moutons sont parqués, les vaches ont disparu du cheptel. Mais cela ne fait pas quatre familles, quatre foyers : deux seulement car la main d'œuvre vient souvent d'ailleurs et le cultivateur choisit de préférence, quand il le peut, du personnel célibataire. Alors nous en sommes à trois enfants au lieu des quinze ou seize d'il y a à peine une génération.

C'est l'exemple d'une exploitation. La plus forte sans doute. Il en est ainsi pour les autres.

En 1945 notre village nourrissait une centaine de chevaux, dont 85 pour les exploitations et les autres à quelques particuliers, chevaux sur le retour, mais conservés affectueusement pour les services rendus et pour ceux qu'ils rendaient encore. Le cheval tire le chariot : Ces cinq mots seront bientôt incompréhensibles aux enfants des classes élémentaires. Le cheval disent-ils, c'est le tiercé, car c'est sur le petit écran qu'ils voient le plus souvent des chevaux : ou bien pour quelques privilégiés, c'est la leçon d'équitation. Mais le cheval, animal domestique, premier auxiliaire du paysan de la Brie ! Est-il possible pour ce jeune blondinet de 6 ans qu'il en ait été ainsi.

Reste huit chevaux, huit en tout et pour tout - inactifs et somnolents la plupart du temps. Peu à peu, ils disparaîtront du paysage et quand le dernier rendra au Bon Dieu des chevaux sa belle âme de Serviteur dévoué, ce sera un jour de deuil pour toute créature sensée. Cependant que l'incessante procession des tracteurs, inséparable de son ronronnement obsédant, continuera sur les collines. Plus de chevaux ; le temps est loin, semble-t-il, où tel cultivateur, soucieux de sa réputation, expédiait son grain à la Coopérative du chef-lieu avec un chariot attelé de quatre bidets à la crinière et à la queue tressées de belle paille dorée, des bêtes pomponnées comme celles des cirques et qui faisaient dire aux citadins admiratifs — Tenez, c'est le fermier de X... quel bel équipage !

Les remorques tractées par la mécanique, passent, indifférentes et nul ne les voit. Un peu plus de gaz polluant dans la rue, un peu plus de décibels : il n'y a que quelques entêtés pour s'en plaindre.

La situation est donc des plus simples. Une population vieillissante, la disparition presque totale des familles importantes d'ouvriers agricoles, la fermeture d'une boucherie, d'un café-épicerie et voilà notre village type comme au bord de l'épuisement. Les belles touffes de fleurs, les crépis fraîchement rénovés, les grilles en fer forgé cachent une grande détresse.

Essayons d'y voir plus clair en passant la journée sur place. Le début de la matinée apporte un semblant d'animation. Toutes les rues, les hameaux, sont concernés par les départs. Je dis bien « les départs » car les arrivées se comptent sur les doigts de la main. J'entends les arrivées du dehors, du chef-lieu ou des villages proches. Une entreprise de transports et un garage ouvrent leurs portes vers sept heures et demie. Ce qui en résulte, c'est encore des départs, les engins et les camions s'égaillent vers les lieux de travail, souvent très loin du village.

Paris est à moins de cent kilomètres. Chaque matin six villageois vont prendre le train à Château-Thierry pour gagner la capitale. Cela leur demande à peine une heure et demie, tous trajets compris. Une autoroute traversera bientôt le nord de cette petite Brie de Château-Thierry. L'aménagement des routes vicinales et départementales facilitera l'accès aux points de raccordement. Certains disent qu'on gagnera plus d'un quart d'heure sur le parcours. Un quart d'heure de 1975. Il semble que cette goutte de temps soit la chose la plus précieuse.

Ceux qui raisonnent ainsi prétendent que le trajet à partir de certaines banlieues jusqu'au lieu de travail n'est pas moins long. Et qu'il faut considérer les avantages de la soirée et de la nuit passées au village avec ce que cela comporte de repos et de bon air. Alors, six aujourd'hui, et demain, combien ? Château-Thierry, pour sa part, attire chaque jour seize villageois inégalement répartis entre les manufactures, la S.N.C.F., les magasins et les bureaux. C'est vous dire que le village, vers sept heures, résonne de tous ces moteurs en action et qu'on pourrait croire au réveil d'une société humaine qui va maintenir ce rythme durant toute la journée.

Las ! A peine le car de ramassage scolaire a-t-il englouti son lot de collégiens et s'est-il éloigné vers le chef-lieu, que le calme re-tombe, pesant, sur les maisons. Et ce ne sont pas les allées et venues des ménagères qui le rompent, à peine la camionnette klacksonnante d'un charcutier ou d'un boucher lui font quelques rides ; et même les petits écoliers — de cinq à douze ans — ne transforment plus la rue en piste de cirque ou en lice de tournoi, comme cela a pu se faire, rappelez-vous, en des temps pas tellement éloignés. Le pittoresque y a certainement perdu mais la prudence y a gagné et c'est encore Anatole France qui nous fournit la morale : « La rue est faite pour qu'on y passe et non pour qu'on y joue ».

Voyez-vous, nous arrivons à midi, le village a digéré sans mal les représentants, un ou deux livreurs, le préposé des P.T.T. et le menu fretin des ménagères tenant leur sac à provisions. Il faudra attendre les six heures de l'après-midi pour que la température s'élève à nouveau. Ce sera l'heure des retours, des pétarades de motos ou de vélomoteurs qu'on met à l'épreuve sur la place de l'église, de la bavette qu'on taille à la porte du jardin cependant que les collégiens jaillissent du car qui se remet en route en faisant trembler les vitres.

En somme, une journée parmi d'autres, pleine de grisaille et de sécurité. Que voulez-vous ? Ce qui donnait la vie au village c'était le cordonnier travaillant, fenêtre ouverte, et répétant toujours les mêmes bonnes histoires pour amuser les mêmes badauds. Il n'y a plus de maréchal-ferrant et plus de charretiers dans la plaine. C'était le peintre-vitrier-bricoleur et providence des veuves, homme à tout-faire, gai comme un oiseau et qui vous frottait le nez de colle si on s'approchait ; il disparut lui aussi.

C'était, mais cela nous reporte bien plus loin, le sabotier magicien du bois, serviable et fier de ses campagnes outre-mer. Il n'avait plus de raison d'être, il s'en est allé lui aussi, rejoindre le crieur de peaux de lapin et la petite marchande de caramels. Vous pensez donc que la vie s'est simplifiée — Non — Elle s'est cristallisée dans une morne nécessité. Heureusement, il y a les fleurs et les grilles en fer forgé. Cette parure et le bon goût qu'elle suppose ignore les mots « profit » et « rentabilité » qui sont apparus, avec quelques autres comme les mots magiques de notre société de consommation. Pourquoi voudriez-vous qu'un village de la Brie de Château-Thierry fut épargné ?

C'est, à la fin de la semaine, dès le samedi matin et surtout à la belle saison que le village s'anime pour de bon. Alors il reçoit son lot de parisiens et de banlieusards venus prendre l'air dans leur maison des champs pour quarante huit heures. A certaines fêtes, on peut dire que la population du village est pratiquement le double de la normale. Les rues se peuplent de groupes de curieux, de chalands empressés et en tout cas, pour la plupart des autochtones, de visages inconnus. Ces jours là, les commerçants locaux font des affaires d'or. Le pain et les croissants sont meilleurs qu'à la ville, les légumes sont plus frais les pantoufles mieux fourrées, bref toute une série de bonnes raisons pour ne pas rentrer, les mains vides, le dimanche soir.

L'air s'emplit du chant des tondeuses à gazon qui sont les joujoux des citadins occupés de leur petit domaine. Sans doute, et cela est bien humain, en promenant leur engin, ont-ils la douce sensation de continuer la rude lignée des gens de la glèbe, des faucheurs levés avant l'aube pour dépouiller la terre de ses moissons et de ses foins.

Parmi ces résidents secondaires on peut faire deux parts. Ceux qui ont décidé de s'intégrer à la population locale au point de participer, autant qu'ils le peuvent, à la vie publique et aux activités de l'endroit et ceux qui demeurent à l'écart, avec de bonnes raisons de calme, de détente et, je l'ai déjà dit, d'air propre.

Dans l'ensemble, mais il faut aussi compter avec une marge d'indécis, il y a deux fois plus de réfractaires que d'intégrés. Peut-être faut-il mettre cette proportion au débit du Briard réservé et quelque peu secret, fort éloigné en tout cas de la chaleur humaine des gens du Nord et des méridionaux.

Même le temps ne pourra faire que le brassage soit parfait. Trop nombreux sont, parmi cette population dominicale et vacan-

cière ceux qui ont conservé la passion et les habitudes de la capitale. Ils clament qu'ils adorent leur coin de terre, leur bout de ruisseau, mais ils ont hâte de retrouver leur grande ville, l'ascenseur, les boulevards, le métro et je les comprends fort bien. La tranquillité de leur maison du village, surtout si celle-ci se trouve à l'écart, les séduit de prime abord, puis peu à peu leur pèse et les effraie. Ils ne s'y font que pour quelques jours et c'est trop de leur demander d'épouser la vie du village briard. Il doit en être ainsi dans toutes les campagnes, avec cette seule différence qu'à moins de cent kilomètres de Notre Dame, les exemples sont plus nombreux. Cette difficulté d'adaptation permanente est une raison pour que soient remerciés ceux qui se donnent au village, comme s'ils y étaient nés, au point d'y réclamer des charges et des responsabilités. Je crois qu'ils sont sa plus belle conquête, avec les fleurs bien entendu. Si les racines tiennent bon, le village se sauvera du déclin. Il revivra avec un autre visage, des yeux nouveaux pour le voir, des voix nouvelles pour en parler, d'autres manières d'aller et venir, mais il revivra. Les racines, tout est là. Sans doute les ancêtres manqueront à cette nouvelle société, le passé aussi. L'essentiel est bien que le village ayant connu sa mutation, continue de représenter autre chose qu'un groupe grégaire, qu'un assemblage de « silos à vivre » selon l'expression courante. Il est déjà remarquable que les promoteurs et les techniciens ne se soient pas intéressés à ce coin de Brie. Pourvu que ça dure comme disait Madame Mère.

Mais les jeunes vont aider à ce renouveau pensez-vous. Las ! Ce n'est pas si simple.

Prenons l'exemple de l'école. Comment expliquer que les soixante élèves des deux classes d'il y a vingt ans ne sont plus que vingt, réunis dans la même salle, en cet automne 73 ? Comment, sinon par le déclin de ce village briard. Il y a aussi le fait que dès douze ans, au plus tard, l'enfant quitte son école primaire. Le lycée et le C.E.S. du Chef-lieu engrangent journellement cette moisson de jeunes ruraux. Et comme il n'y a plus d'apport notable de la base, c'est à dire des foyers, soit à cause du vieillissement, soit parce que les jeunes ménages sont peu nombreux ou peu désireux de multiplier leur descendance, l'école souffre en courbant le dos. Ajoutez à ces raisons, que la commodité des transports permet à quelques familles aisées — celles des exploitants agricoles en particulier — d'écoler dès le plus jeune âge leur progéniture à Château-Thierry et vous comprendrez les dangers qui pèsent sur cette vénérable personne qu'est l'Ecole communale. J'ai choisi à dessein un village-type de la Brie de Château-Thierry, à l'écart des profits que la vallée apporte à ses communautés. L'école y est bien en peine. Du coup, ses activités, son rayonnement, les manifestations extérieures de son existence, de sa présence, je pense aux fêtes, qu'elle donnait, au sport, aux œuvres sociales toutes preuves bien réelles de sa présence, se sont réduites à peu de choses ou ont disparu. En somme, l'âge d'or de l'école élémentaire c'était hier. Il est doux que nous le connaissons de nouveau. Les chances de survie —

je n'ose dire de prospérité — viendraient de ce renouvellement de population dont j'ai parlé et qui se fait peu à peu.

C'est qu'on se fait mal à l'idée d'un village sans son école. Le départ matinal des enfants dans un car de la Régie des Transports de l'Aisne, fait penser à une désertion quotidienne. Il semble que ces jeunes n'appartiennent déjà plus à leur groupement originel. Ils franchiront l'étape de l'adolescence, celle des choix. Sortis des écoles ou de l'apprentissage, ils chercheront leur voie à Château-Thierry, dans la vallée ou plus loin, dans la région parisienne. Très peu demeureront au village. Pour cela il faut reprendre une succession artisanale ou bien devenir salarié dans une ferme — mais les places sont rares nous l'avons vu — ou dans une entreprise, mais il y a si peu d'offres d'emploi. Pour longtemps encore, ce sera l'emploi à la ville qui attirera les jeunes ruraux et le village, en attendant sa renaissance fera quelque peu penser à un dortoir.

Vous voyez qu'il est difficile, pour les jeunes, de participer au renouveau du village.

L'auto et la moto leur donnent des ailes et, le dimanche, à l'inverse des résidents secondaires, ils s'évadent vers les joies de la ville ou, plus simplement, vers les plaisirs de la route. Il y a bien une compagnie d'archers qui est fidèle à ses traditions : la Saint-Sébastien en janvier, le Tir à l'Oiseau en avril, les grands rassemblements des Bouquets et les Challenges en été et en automne. Sur dix membres, cinq ont plus de quarante ans. Il y a tout de même trois jeunes gens et deux jeunes filles. C'est bon signe. La vie s'accroche à ce groupement qu'on croyait d'un autre âge, et si les tentatives ont échoué pour la constitution d'une équipe de volleyball, on voit par contre s'activer les boulistes, la pétanque est reine durant les belles après-midi d'été. L'apparition de ce sport bien français est dû aux vacanciers et aux résidents secondaires qui témoignent ainsi, au vu de tous, de leur appétit d'effort et de distraction.

Je ne dirai rien de la fête patronale. Elle n'obéit pas aux impératifs de la démographie. Elle s'installe, elle se démonte et la tradition est sauve. Ce n'est pas d'une fête foraine que dépend le sort d'un village de la Brie de Château-Thierry.

L'habitant du village, je vous l'ai dit, n'est pas encore le fruit du brassage entre les villageois de toujours et les nouveaux venus. A mesure que les premiers s'éteindront, les seconds inclineront à leur ressembler mais cela demandera plusieurs générations. Il en résultera un type nouveau d'individu avec des qualités différentes de celles qu'on reconnaît à l'homme à la bêche ou à la faux, de notre histoire sociale.

Pour l'heure nous n'en sommes pas encore là.

Bien entendu, le Briard de ce coin de terre a vu sa vie changer considérablement depuis la dernière grande guerre. Prenons l'exem-

ple du téléphone : En 1939, six abonnés. En 1973 : Trente six. Six fois plus. Et je vous épargne tout le saint frusquin des commodités d'aujourd'hui. Même, on peut dire que le goût d'économiser à tout prix qui fut un des piliers de société d'hier a fait place au désir d'employer son argent pour profiter au mieux des plaisirs de la vie. En somme, le villageois, j'entends le pur et à qui les parents ont apporté ce goût en héritage, se donne du bon temps. Là encore vous le savez, l'exemple proche du villageois nouveau venu a eu son influence.

Lit-on au village ? Si c'est lire que de se plonger dans les journaux à sensation, eh bien oui, on lit. Mais il ne s'achète guère de livres. Les exceptions viennent de l'institutrice, des résidents secondaires qui ne sont pas des propagandistes zélés de l'achat de livres. Pour beaucoup, il semble qu'acheter un livre soit, vraiment, perdre son argent — et son temps par la même occasion. Heureusement, le journal régional tend, comme tous ses confrères, à être une somme de connaissances et de divertissements de qualité. Ses lecteurs, et ils sont nombreux, trois foyers sur quatre, en tirent un profit non négligeable. Mais je crois qu'il y a beaucoup moins de lecteurs que vers les années 1900 et 1920. J'entends de lecteurs de livres. Un dépôt, deux fois l'an, à l'école, par le bibliobus de Soissons, d'une trentaine d'ouvrages, ne parviendra pas à surmonter la crise de la lecture. Vous en connaissez les causes : radio, télévision, et autres inventions bien introduites sous nos vieux murs. Ici comme ailleurs, le livre n'est plus le seul moyen d'évasion. La magie des mots écrits s'est effacée au bénéfice de la magie de la voix ou de l'image. Pensez-en ce que vous voulez, au village on déclare que c'est le progrès. Et ce mot, à lui seul, justifie et explique tout.

La lecture n'est pas la seule valeur de l'esprit qui ait été touchée. En vingt ans, il s'est produit bien des changements dans l'exercice du Culte et dans la pratique de la religion. Plus de curé à demeure et l'office dominical n'a lieu que tous les quinze jours. On s'accoutume à cet état de chose en prenant pied un peu plus dans l'indifférence. Cette campagne de Château-Thierry a été marquée, dans le premier tiers de ce siècle par une intense activité laïque et volontiers libre-penseuse. Les esprits se sont apaisés, mais la foi — du moins ses manifestations visibles — n'y a rien gagné. Au contraire. Je ne répéterai pas ici ce que m'ont dit quelques jeunes gens avec lesquels j'abordais ce sujet : la pratique religieuse, épineux entre tous, vous le comprenez. J'ai bien senti que ces jeunes se donnaient à des dieux très différents de celui de nos vieux catéchismes.

Il ne s'agit pas là d'un défi, d'une provocation. C'est la signification d'une personnalité, d'un besoin de possession, de liberté et nous n'y pouvons plus grand chose, s'il est vrai que nous nous disons surpris pour ne pas dire plus.

Le village n'a certes pas perdu tout souci du soin de ses âmes. Seulement la médication est de plus en plus expéditive. Et je ne

crois pas que la « Messe à l'envers » selon le mot de Claudel ait apporté une amélioration à cet état de choses. Le jour du grand Départ, neuf villageois sur dix viennent s'allonger pour quelques minutes sous les voûtes de l'Eglise. Il y aurait, semble-t-il un progrès dans ces chiffres. Vers 1910, on comptait davantage d'enterrements civils. Mais aujourd'hui, les convictions ont-elles réchauffé les cœurs ? C'est moins que certain.

Ainsi ce village dure, au soleil et aux ondées de la Brie. Il dure en faisant sa mue. Celui d'hier, avec la vieille peau de pierre, de terre et de besognes aussi simples que les besoins, demeurera pour quelque temps encore dans les livres de morceaux choisis. Et puis on l'oubliera comme on a oublié la lampe à pétrole et la plume sergent major. On se fera à la nouvelle manière de vivre, aux nouveaux habitants. Ceux qui passent rapidement ou qui ne font que muser, cinq minutes, sur le petit pont, proclameront tout à l'heure qu'ils ont vu, un merveilleux petit village, comme au temps passé. Ils l'ont mal regardé, mais ils avaient si peu de temps à lui consacrer. Une agglomération de vingt mille habitants est à dix minutes, par la route et Paris ouvre sa banlieue à moins d'une heure. La prochaine autoroute améliorera encore — si l'on peut parler d'amélioration — ces délais de notre journée. Comment ce village ne se sentirait-il pas des fourmis dans les membres.

Après que nous aurons versé un pleur sur le passé, reconnaissons que cette transformation est un signe de bonne santé. Etre si vieux et si plein de promesses, voilà ce qu'il faut souhaiter à tous nos villages, à l'exemple de celui de la Campagne de Château-Thierry que je viens de vous présenter.

Charles BOURGEOIS.
